



L'aventure américaine ; les pionniers et les autres

TEXTE : NICOLE LAMARRE
COLLABORATION : AURORA LOISELLE ET LISE BLANCHARD

Des dizaines de Saint-Marcois se sont dirigés vers les États-Unis et le Nouveau-Mexique à partir de 1850 et même avant. Pendant que les missionnaires se fixaient dans les avant-postes confiés à la Hudson Bay, le long de l'Oregon Trail dans l'ouest du pays, suivaient à pied ou à dos de cheval nombre de jeunes hommes en mal d'aventure.

Aurora Loisel, Chilienne établie à Ottawa depuis plus de quarante ans, nous a raconté l'histoire de l'établissement de son arrière grand-père, Moïse Loïsel, né à Saint-Marc en 1819. Moïse était le fils aîné de Prudent, capitaine de milice jusqu'à sa mort en 1857, et de Julie Tétro. À 35 ans, ne voulant pas continuer comme fermier aidant son père avec les enfants, en plus des enfants avec sa deuxième épouse Véronique Poulet, Moïse décida de suivre le curé Augustin Blanchet comme employé à tout faire lors de sa seconde mission en Orégon. Ce dernier avait été chargé de la cure de Saint-Marc quelques années, en même temps qu'il était curé à Saint-Charles de 1830 à

1837. Il fut accusé de sympathie patriote et incarcéré...pour être finalement récupéré par son frère François-Norbert, lui-même devenu évêque de Fort Vancouver (Seattle).

Lors de la seconde mission, Moïse Loïsel délaissa l'Orégon pour suivre les Sœurs de la Providence au port de Valparaiso au Chili, en vue de la création d'un orphelinat. Il se fixa là où il épousa une Chilienne de bonne famille et ne revint jamais au Canada, quoiqu'il entretint une correspondance avec la famille laissée au pays, par le biais de Véronique Poulet, veuve Loïsel, sa belle-mère. Moïse eut plusieurs enfants, dont Édouard, grand-père d'Aurora Loïsel. À la mort de Moïse en 1884, son fils Édouard continua la correspondance avec Mathilde Loïsel, demi-sœur et filleule de son père. Cette correspondance fut gardée précieusement par les tantes d'Aurora.

Avec l'extension des tronçons de chemins de fer d'est en ouest de 1850 à 1865, de l'Ohio au Pacifique, de nombreux contingents d'immigrants se mirent à traverser la grande plaine vers le

Texas, la Californie et le Nouveau-Mexique. Ce fut alors l'aventure des convois de diligences, escortés par les troupes militaires pour les protéger des attaques indiennes. Les principaux conflits eurent lieu entre 1864 et 1889 avec les Cheyennes, les Sioux et les Apaches et aboutirent à la création des réserves amérindiennes et à l'extension de l'élevage

sur les terres que les Blancs leur avaient disputées.

Madame Lise Blanchard garde précieusement la correspondance d'un grand-oncle paternel, Charles Blanchard né en 1841 à Saint-Marc, fils de Charles-Amable Blanchard et de Marguerite Desmarais, frère d'Émile, de Napoléon, Rodrigue, Alfred, Henri et Hermas, et aussi frère de Valérie (Rémi Fontaine), Adélia, Alphonsine (Victor Ducharme) et de Vitaline. Il s'agit d'une vingtaine de lettres écrites entre 1863 et 1893 par Charles à ses parents et sa sœur Vitaline, célibataire et demeurant sous le toit paternel.



En 1863, Charles, âgé de 22 ans, quitte Beloeil où il a séjourné chez son oncle Elzéar Blanchard et prend les « gros chars » pour Saint-Louis (Ohio) et Kansas City, en compagnie d'un cousin Frédéric Desmarais (qui lui s'installa au Mexique). Plus tard en 1864, après cinq mois de voyage, il rejoint un oncle maternel, Michel Desmarais, établi au Nouveau-Mexique, à San Miguel, depuis 1825, où il avait femme et enfants. Il devient l'homme de confiance et l'associé d'un marchand en équipement de diligences (chariots) entre Fort Stanton et Socoro (Las Vegas). C'est à Las Vegas qu'il monta une véritable affaire d'équipements agricoles et de marchandises de toutes sortes pour les pionniers de la région. Avec ses frères Rodrigue et Napoléon venus le rejoindre, il mena ce commerce de 1868 à 1893;

Napoléon se maria là-bas en 1891.

Plus tard son fils Manuel joignit l'entreprise que les deux hommes menèrent à travers bien des vicissitudes, crise monétaire et agricole de 1863 à 1879 puis de 1890-93. Charles, dans ses lettres, avoue avoir maudit ce pays à maintes reprises, car le Nouveau-Mexique n'était plus ce qu'il était et que les affaires étaient bien médiocres, mais qu'il fallait tenir bon. Il fera quelques voyages à Saint-Marc, notamment à la mort de sa mère en 1878; puis il enverra une de ses filles passer l'été chez son frère Émile pour qu'elle puisse apprendre le français. Il continua à travers sa correspondance à s'intéresser à la vie de la famille, à ses soucis, à ses deuils, à ses joies et aux projets d'avenir de ses frères cadets auxquels il prodiguait ses conseils de prudence.

Mais à quoi pouvait bien rêver un jeune homme de 1870? Être soldat? Devenir fort et robuste? Devenir curé de paroisse ou cultivateur? Apprendre l'anglais et faire fortune aux États-Unis? Épouser une fille de bonne famille, héritière d'une jolie fortune?... Les lettres de Charles Blanchard sont intéressantes à cet égard; si elles laissent entendre qu'il n'y a pas d'avenir au Canada pour un jeune homme à cette époque, elles disent que celui qui a la santé et de l'énergie et qui n'est pas

débauché., ne manquera pas de pain... s'il met tous ses efforts à bâtir son avenir patiemment. Il avouera cependant avoir changé d'« état » (orientation) bien souvent durant sa jeunesse et jeté ses parents dans l'inquiétude; il convie ses frères à travailler à leur avenir, sans vouloir tout obtenir d'un seul coup.

Entre 1863 et 1905, nous avons noté la présence de près de deux cent journaliers agricoles ou locataires-fermiers à l'emploi d'autres cultivateurs. De ce nombre quelques-uns provenaient de familles qui avaient dû vendre des parcelles de terres pour payer leurs dettes; ces terres trop petites ne permettaient pas de faire vivre une trop nombreuse famille et les fils devaient trouver de l'emploi ailleurs, comme artisans ou journaliers agricoles. Déjà le mouvement de regrouper des parcelles qui s'était amorcé dans la première concession se réalisait dans les autres concessions.

Les cultivateurs aisés achetaient des terres et y installaient des fermiers en attendant que leurs fils deviennent adultes. Il y avait aussi des familles de journaliers ou fermiers qui avaient toujours travaillé pour d'autres : exemple les Dutilly à Jos Vital, les Larrivée à Augustin, les Bissonnet à Joseph, les Chouinard à Dominique, les Pétrin à Pierre, les Malo à Hippolyte... Le plus qu'ils pouvaient espérer était de trouver

un petit emplacement au village pour y finir leurs jours, ou alors quitter la paroisse vers un avenir meilleur.

D'autres journaliers provenaient de familles dont le père était mort trop jeune et chargé d'enfants; le seul recours des enfants était souvent de vendre le bien familial et de trouver du travail dans la paroisse en attendant de partir; les Dansereau à François, la famille d'Anaclet Jeanotte, celle de la veuve Pierre Perron, étaient du nombre.

Il y avait aussi ceux qui s'installaient comme fermiers dans la paroisse et qui au bout de quelques années réussissaient à acheter une terre dans cette époque d'émigration intense et de transformation économique du patrimoine agricole; exemple Eugène Carrey, Stanislas Frenière, Louis Dubuque, Alexis Daigle, Philibert Hébert, Jérémie Jodoin... Pour l'ensemble, l'avenir ne se présentait pas sous un jour favorable; ces journaliers et petits artisans constituaient une classe sociale à part, souvent liée entre eux par des liens fraternels ou matrimoniaux. Aussi partiront-ils ensemble vers l'Amérique manufacturière, en laissant derrière eux le peu de biens qu'ils avaient.

Bien entendu, il y eut quelques retours au pays; ainsi la veuve d'Alex Blanchard revint dans la paroisse après la mort de son mari, malgré les dix ans passés aux USA et François Pépin ramena avec lui ses deux fils Ulric et William, après avoir été émigré durant 20 ans. Mais pour la plupart, même si on gardait le contact avec la famille restée au pays, qu'on la visitait lors de grandes occasions (noces, deuil)...l'exil était définitif. Chaque décennie a vu son lot de familles et d'individus partir pour trouver de meilleures conditions de vie. □

Nous remercions infiniment tous nos collaborateurs qui ont participé à l'élaboration des textes historiques pour le 225^e anniversaire de la paroisse de Saint-Marc-sur-Richelieu.

Principalement Jacques Hébert, Nicole Lamarre, Marjolaine Racicot, Jacques et Odette Comtois, Jean-Guy Loïsel, Carmen Laflamme, Denise Pétrin-Laflamme, Louis-Robert Handfield, Pierre Handfield, Pierrette Tanguay, Aurora Loïsel, Lise Blanchard, Lucille Lafrenière-Cyr et Hormidas Parent ainsi que plusieurs personnes qui nous ont fourni des photos.



Train de l'Intercolonial qui devait amener jusqu'à Montréal des émigrants des campagnes avoisinantes dont le recrutement comme main-d'œuvre dans les « factories de coton » de la Nouvelle-Angleterre (en partie assuré par des solliciteurs dépêchés au Québec par les industries elles-mêmes). À Montréal, les émigrants prenaient un train du Grand-Tronc ou du Pacifique-Canadien à destination du Maine, du New Hampshire, etc.

